





*Marginalia*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Habitations imaginaires*  
*Le joueur d'échecs de Maelzel*

EDGAR ALLAN POE

*Marginalia et autres fragments*

Textes choisis, présentés  
et traduits de l'anglais  
par  
LIONEL MENASCHÉ



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2016

© Éditions Allia, Paris, 2007, 2016, pour la traduction française.

## MARGINALIA

(novembre 1844 – septembre 1849)

EN achetant mes livres, j'ai toujours attaché de l'importance à ce qu'ils soient pourvus d'amples marges. Non par goût de la chose en elle-même – qui n'est d'ailleurs pas sans attrait – mais pour la facilité que j'y trouve à crayonner les pensées qui me viennent en lisant, mon approbation, mon désaccord ou, plus généralement, quelques brefs commentaires critiques <sup>1\*</sup>. Lorsque mes notes sont trop longues pour pouvoir s'inscrire dans un cadre si restreint, je les confie à une feuille de papier que je glisse entre les pages, tout en ayant soin de la fixer à l'aide d'un imperceptible morceau de gomme. Il se peut que ce soit là un pur caprice de ma part, une pratique très banale et aussi très vaine, dans laquelle je persiste malgré tout. Mais j'en éprouve du plaisir, qui est une manière de profit, quoi qu'en pensent M. Bentham et M. Mill de surcroît <sup>2</sup>.

\* Les notes du traducteur commencent en page 148. Les notes de l'auteur sont appelées par un astérisque.

Ces notes ne constituent pourtant en aucune façon de simples *memoranda*, une pareille habitude ayant des inconvénients certains. “Ce que je mets sur papier, dit Bernardin de Saint-Pierre, je le remets de ma mémoire, et par conséquent je l’oublie”<sup>3</sup>. En vérité, si vous voulez dans l’instant même oublier une chose, vous n’avez qu’à écrire quelque part qu’il faut vous en souvenir.

Or, des annotations purement marginales qu’on ne destine pas à l’usage de la mémoire ont un caractère particulier ; et non seulement leur but diffère du reste, mais il se peut qu’elles n’en aient aucun. Voilà ce qui fait tout leur prix. Elles ont un peu plus de valeur que des cancans littéraires, hasardeux et décousus, car il n’est pas rare que ces derniers se limitent au seul plaisir de parler, de la façon la plus irréfléchie ; tandis que les *marginalia* sont écrits avec le recul nécessaire, afin que l’esprit du lecteur soit déchargé d’une pensée, fût-elle légère, naïve ou triviale, mais une pensée tout de même, et non quelque chose qui aurait pu le devenir, avec l’aide du temps et de circonstances plus favorables.

Dans les *marginalia*, aussi, nous ne devisons qu’avec nous-mêmes, et, par conséquent, nous causons franchement, librement, origi-

nalement, avec abandon, sans aucune vanité, bien dans la manière de Jeremy Taylor, de Sir Thomas Browne, de Sir William Temple, de l'anatomique Burton et de ce grand expert en analogies, Joseph Butler <sup>4</sup>, ainsi que de quelques autres auteurs anciens, qui étaient trop pleins de leur sujet pour avoir souci de leur forme, laquelle, sans qu'ils y accordassent beaucoup d'attention, devenait forme par excellence, un modèle de forme, avec cet aspect profusément *marginal*.

La limitation de l'espace, pour ces crayonnés, présente en elle-même un peu plus d'atouts que d'inconvénients. Elle nous contraint, quel que soit le vague et le diffus de notre pensée secrètement conçue, à faire du Montesquieu, du Tacite (en exceptant toute la dernière partie de ses *Annales*) et même du Carlyle – chose à ne pas confondre, me dit-on, avec l'affectation et l'incorrection grammaticale ordinaires. Je dis "l'incorrection grammaticale" par pur entêtement, parce que les grammairiens, qui devraient mieux s'y entendre, insistent pour que je m'exprime autrement. Mais la grammaire n'est pas ce que ces grammairiens voudraient qu'elle soit. Et celle-ci n'étant que l'analyse du langage, ainsi que le résultat de cette même analyse,

elle n'est correcte ou incorrecte qu'en raison de la sagesse ou de la sottise de l'analyste.

Mais revenons à nos moutons. Dernièrement, par une après-midi pluvieuse, comme j'étais d'une humeur trop indolente pour pouvoir me livrer à quelque travail suivi, je parvins à tromper mon ennui en fouillant, çà et là, parmi les volumes de ma bibliothèque, qui n'est, certes, pas très considérable mais suffisamment variée, et formée, ce dont je me flatte, avec beaucoup de soin. Peut-être était-ce en raison de ce que les Allemands nomment *l'humeur dispersive* du moment, quoi qu'il en soit, tandis que mon attention se portait sur ces nombreux coups de crayon à l'allure pittoresque, le désordre incohérent de ces commentaires parvint à m'amuser. À la longue, j'en arrivais même à souhaiter qu'une autre main que la mienne eût ainsi maltraité ces livres et à m'imaginer que, dans cette hypothèse, je n'aurais pas tiré un mince plaisir à les feuilleter. L'idée qui me vint assez naturellement fut alors que, même dans mes propres griffonnages, il y aurait peut-être des observations susceptibles d'intéresser autrui, par simple goût du griffonnage.

La principale difficulté consistait dans la manière d'extraire ces notes des volumes qui les

contenaient, de séparer le texte du contexte et de ne point détériorer la trame d'intelligibilité si fragile de l'ensemble. Déjà, avec toutes les informations nécessaires et les pages imprimées en regard, ces commentaires apparaissaient trop souvent pareils aux oracles de Dodone, à ceux de Lycophron le Ténébreux<sup>5</sup> – ou encore, aux essais des disciples du pédant de Quintilien, qui étaient “nécessairement excellents, puisque le pédant lui-même les trouvait incompréhensibles”. Qu'advierait-il alors de ce texte, une fois transposé ou déplacé ?

Je résolus enfin d'avoir confiance en la perspicacité et l'imagination du lecteur, et posai ceci en règle générale. Mais dans certains cas, où la foi même ne pouvait déplacer des montagnes, il n'y eut pas de meilleure stratégie que de remanier mon commentaire, afin de communiquer au moins l'ombre de l'idée dont il était question. Là où le texte était absolument nécessaire pour donner à voir cette idée, je n'avais qu'à le citer ; et là où le titre du livre faisant l'objet d'un commentaire était indispensable, il me suffisait de l'indiquer. Bref, tel un personnage de roman face à un dilemme, je pris le parti “de me laisser guider par les circonstances”, à défaut de plus satisfaisantes règles de conduite.

Quant aux nombreuses opinions exprimées dans l'amas confus qui va suivre, quant à mon adhésion présente à leur ensemble ou à mon désaccord avec certaines d'entre elles, quant à la possibilité d'avoir, dans certains cas, changé d'avis, ou à l'impossibilité de n'en avoir pas changé souvent, ce sont là des choses à propos desquelles je ne dirai rien, car il n'y a rien d'intéressant à en dire. Il serait toutefois bon d'observer que, si la qualité du vrai calembour est en proportion directe de son caractère intolérable, de même le non-sens est la raison d'être essentielle de la note marginale.

N'était la honte, la plupart de ces prétendus apophtegmes seraient démasqués comme étant de pures épigrammes. Ils ont ceci de commun avec les fleurets utilisés dans les salles d'armes qu'on ne peut en faire usage d'aucune partie, excepté la pointe. Encore qu'on ne le puisse pas vraiment, à cause du vernis de profondeur dont leur extrémité paraît mouchetée.

Quand la musique nous émeut jusqu'aux larmes, sans raison apparente, nous ne pleurons pas, comme Gravina <sup>6</sup> le suppose, par

“excès de plaisir” mais par l’excès d’une tristesse impatiente, irritée, face à l’incapacité où nous sommes, en tant que simples mortels, à jouir de ces extases surnaturelles, dont la musique ne nous laisse entrevoir qu’un vague et suggestif aperçu.

Les théoriciens du Gouvernement, qui prétendent toujours *commencer par le commencement*, prennent pour point de départ l’Homme dans ce qu’ils appellent son état *naturel* : le sauvage. Mais de quel droit supposent-ils que c’est là son état naturel ? La principale idiosyncrasie de l’Homme étant la raison, il s’ensuit que sa condition sauvage – la condition dans laquelle il est privé de la raison – *n’est pas* naturelle. Plus il raisonne, plus il s’approche de la position vers laquelle sa principale idiosyncrasie le conduit irrésistiblement. Et tant qu’il n’aura pas trouvé cette position – tant que sa raison ne se sera pas épuisée en vue d’une amélioration de l’Homme – tant qu’il n’aura pas posé son pied sur le plus haut degré de la civilisation, son état *naturel* ne sera pas ultimement atteint, ni entièrement déterminé.

Aucun des traités de Bridgewater <sup>7</sup> n'a relevé la grande idiosyncrasie du système divin d'adaptation – cette idiosyncrasie qui est le sceau divin de l'adaptation, par opposition à l'œuvre d'une constructivité purement humaine. Je veux parler de la complète *réciprocité* de l'adaptation <sup>8</sup>. Par exemple : dans les constructions humaines, une cause particulière a un effet particulier – une intention particulière produit un résultat particulier, mais nous ne voyons pas de réciprocité. L'effet n'agit pas en retour sur la cause – l'objet ne change pas son rapport avec l'intention. Dans les constructions divines, l'objet est tour à tour objet et intention, selon le point de vue que nous adoptons, tandis que l'intention est soit intention soit objet ; si bien que nous ne pouvons jamais (abstraitement, sans concrétisation, ni référence à des faits du moment) distinguer l'un de l'autre. Prenons un exemple d'ordre second : dans les climats polaires, l'organisme humain, pour maintenir sa chaleur vitale, et pour la combustion stomacale, réclame l'alimentation la plus riche en ammoniac, telle que le thran. D'autre part, nous voyons que dans les climats polaires, l'huile de phoques et de baleines qui s'y trouvent en abondance, est la seule nourriture offerte à l'homme. Et maintenant, dirons-nous que

l'huile est mise à la portée de l'homme parce qu'elle est impérieusement réclamée ? ou bien qu'elle est la seule chose réclamée parce qu'elle est la seule chose qu'on puisse obtenir ? Il est impossible de le savoir. Il y a une absolue réciprocité d'adaptation que nous chercherions en vain parmi les œuvres de l'homme.

Les auteurs des traités de Bridgewater ont peut-être omis ce point, en raison de sa tendance apparente à nier l'idée de *cause* en général, et conséquemment l'idée d'une Cause Première : l'idée de Dieu. Mais il est plus probable qu'ils n'aient pas su reconnaître ce que personne, à ma connaissance, n'avait encore perçu.

Le plaisir que nous tirons de toute application de l'ingéniosité humaine est en rapport direct du plus ou moins de ressemblance avec cette forme de réciprocité, entre la cause et l'effet. Ainsi, dans la construction d'une intrigue littéraire, nous devrions nous efforcer d'arranger les éléments ou les incidents de telle façon qu'il fût impossible de décider, à propos d'aucun d'entre eux, si tel élément découle de tel autre ou l'implique. En ce sens, bien sûr, la perfection de l'intrigue ne saurait être atteinte *dans les faits*, parce que c'est l'homme qui la construit. Les intrigues de Dieu sont parfaites. L'Univers est une intrigue de Dieu.

D'une manière générale, on ne devrait pas trop chercher à faire de belles phrases, lorsqu'il s'agit de clouer un imbécile au pilori. Allez-y franchement ! Ou vous risqueriez de ne pas être compris par l'intéressé. Faut-il le pendre ? Alors qu'il soit pendu, et vite ! Mais laissez donc les courbettes si vous n'entendez pas saluer, et dispensez-vous de la délicatesse comique du bouffon, dans la pièce de Shakespeare : "Veuillez, Monsieur, avoir l'amabilité de vous lever et d'être mis à mort ?" Ce principe est le seul valable en ce qui concerne les hommes. S'agissant du beau sexe, le critique ne paraît devoir suivre qu'une ligne de conduite : parlez si vous pouvez louer, sinon veillez à ne rien dire. Car vous ne ferez jamais admettre à une femme qu'il n'y ait pas d'identité entre elle et son livre ; or, comme le dit justement cet excellent moraliste anglais, James Puckle, dans son *Gray Cap for a Green Head*, "un homme bien élevé ne prendra jamais la liberté de dire du mal des femmes".

Le sentiment d'une haute naissance est une force morale que les démocrates, bien qu'ils aient des mathématiques plein la tête, ne seront jamais en état de calculer. *Pour savoir ce*

*qu'est Dieu, dit le baron de Bielfeld, il faut être Dieu même* <sup>10</sup>.

J'ai vu beaucoup d'estimations relatives au plus haut degré d'érudition qui puisse être atteint par un individu au cours d'une vie, mais toutes reposaient sur des erreurs et demeuraient infiniment en deçà de la vérité. Il est exact que, d'une façon générale, nous ne retenons, nous ne mémorisons à des fins utiles qu'un centième de ce que nous lisons. Cependant, il y a des cerveaux qui touchent non seulement toutes les recettes, mais qui les conservent aussi à intérêts composés pour toujours. Bien entendu, si quelqu'un était censé lire à haute voix, il ne pourrait lire effectivement que très peu de chose, même en un demi-siècle parce que, dans ce cas, chaque mot pris individuellement devrait l'arrêter à un certain degré. Mais, lorsque nous lisons pour nous-mêmes, à la vitesse courante de ce qui s'appelle une lecture de divertissement, nous n'effleurons du regard qu'à peine un mot sur dix. Et, même considérée sous un angle physique, la connaissance attire la connaissance comme l'argent va à l'argent, car celui qui lit vraiment beaucoup voit augmenter sa capacité de lecture selon une

progression géométrique. Le lecteur virtuose se contentera de jeter un coup d'œil sur une page, tandis que celle-ci retiendra un lecteur ordinaire pendant plusieurs minutes ; et la différence en *lecture absolue* (son utilisation étant prise en compte) sera à l'avantage du virtuose qui aura moissonné tout le sujet dont le novice arrivera difficilement à séparer le bon grain de l'ivraie. Une habitude de la lecture profondément enracinée et rigoureusement continue aura comme effet, pour une certaine catégorie d'intellects, une appréciation instinctive et apparemment magnétique de la chose écrite. Si bien qu'un étudiant peut lire des pages entières, là où d'autres en sont à ne lire que des mots. Dans un grand nombre d'années, grâce à une analyse détaillée du processus mental, cette sorte d'appréciation pourra même devenir une chose répandue. Elle sera enseignée dans les écoles de nos descendants de la dixième ou de la vingtième génération ; et pourra devenir la méthode des foules de la onzième ou de la vingt-et-unième génération. Et ce genre de questionnements devrait-il s'abîmer dans le passé – comme cela adviendra – il n'y aura pas plus de raison de s'en étonner que nous n'en trouvons, aujourd'hui, dans la merveille que, syllabe après syllabe, des

hommes comprennent ce que je suis en train de tracer sur cette page, une lettre après l'autre.

N'y a-t-il pas une loi selon laquelle le besoin tend à engendrer la chose nécessaire ?

Voici une erreur qui a de graves conséquences : le postulat selon lequel, étant des hommes, nous exprimons généralement le vrai d'une manière *réfléchie*. La plus grande partie de la vérité est émise de façon impulsive, aussi la plus grande partie de la vérité est-elle parlée et non écrite. Mais, dans notre examen des données historiques, nous perdons de vue ces considérations. Nous raffolons des documents qui, dans l'ensemble, sont mensongers ; tandis que nous négligeons la Cabale qui, lorsqu'elle est bien interprétée, *ne ment pas*.

“Sous un certain angle d'incidence, la lumière frappant l'une des pyramides d'Égypte produit un son.” J'ai rencontré quelque part cette assertion, formulée ainsi, probablement dans une des notes sur Apollonius de Tyane <sup>11</sup>.

J'imagine que cela n'a pas de sens, mais parler hâtivement n'est pas de mise. Le rayon orange du spectre et le bourdonnement du moucheron (qui ne monte jamais au-dessus d'un certain diapason) produisent en moi des sensations très similaires. Si j'entends un moucheron, je perçois la couleur. Si je perçois la couleur, il me semble que j'entends le moucheron. Les vibrations du tympan provoquées par les ailes de l'insecte induisent peut-être, de l'intérieur, des vibrations anormales de la rétine qui sont similaires à celles que déclenche normalement, de l'extérieur, un rayon orange. Par *similaires* je ne veux pas dire d'une rapidité égale – ce serait absurde ; mais, par exemple, chaque millionième ondulation de la rétine peut s'accorder avec une ondulation du tympan, et je me demande si cela ne suffirait pas à produire l'effet dont je parle.

Combien de livres excellents sont dédaignés, en raison de la faiblesse de leur début ! Mieux vaut commencer de façon irrégulière, sans méthode, plutôt que de manquer d'arrêter l'attention ; mais ces deux qualités peuvent toujours s'associer : la méthode et la vigueur. À tout hasard, mettons d'abord quelques